

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 43 (1898)
Heft: 12

Artikel: Mancœuvres du IVme corps d'armée [fin]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337523>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLIII^e Année.

N° 42.

Décembre 1898.

MANŒUVRES DU IV^{me} CORPS D'ARMÉE (FIN.)

Journée du 14 septembre.

L'engagement du 13 au Birrfeld est resté indécis. Le commandant de l'armée du sud le constate dans l'ordre qu'il envoie le soir de ce jour-là au chef du IV^e corps. « J'attends des renforts, lui mande-t-il, et demain je reprends l'attaque. De votre côté, renouvez la vôtre énergiquement demain matin. »

« L'ennemi reçoit des renforts, écrit d'autre part le commandant de l'armée du nord au chef de la division du nord. Je m'efforcerai néanmoins de conserver les positions que j'ai conquises.

» J'attends de vous, et cela d'une manière absolue, que vous ne cédiez plus d'une semelle à l'ennemi. »

L'ordre était catégorique ; le colonel-divisionnaire Meister se mit en devoir de l'exécuter.

Il choisit, pour en faire son tombeau, le Haasenberg.

La position est belle. C'est une formidable colline, s'abais-
sant au sud-ouest (droite de la position) en déclivité douce, sur
le front et sur la gauche en pente plus abrupte, et dominant
d'une façon menaçante le bas-fond étendu qui la sépare du
Friedlisberg. Des haies nombreuses courent sur ses flancs ;
elles servent aux fossés de tirailleurs de masques touffus. Par-
tout d'excellents champs de tir, et pour l'infanterie et pour
l'artillerie. Celle-ci commande sur la droite le plateau de Be-
rikon ; sur le front, les pentes du Friedlisberg, que l'infanterie
ne peut descendre sans rester sous le feu presque pendant
tout le parcours.

Cette position rappelle beaucoup, en proportions plus vastes
et avec des approches plus découvertes, la position de Sar-

menstorf occupée le 12 septembre par la division Schweizer. Ici comme là, le point d'attaque le plus favorable paraît l'éperon qui termine la colline sur la droite de la position : inclinaison coupée de terrasses successives où peut reprendre souffle l'assaillant. Au Haasenberg comme à Sarmenstorf, le front et la gauche s'abaissent en une chute brusque, décourageant l'ascension des colonnes d'assaut.

Et l'analogie peut être poussée plus loin, car le colonel Kunzli, comme au 12 septembre le colonel-divisionnaire Fahrlander, abandonna à la démonstration les terrains doucement inclinés de l'éperon, pour porter son effort principal sur la gauche.

Il disposa en deux colonnes. La IV^e division, moins une brigade, reçut l'ordre de marcher par Lieli-Berikon-Welschenloh ; la VIII^e, par Lieli-Friedlisberg ; la réserve générale, une brigade de la IV^e division, reçut l'ordre de suivre la colonne Fahrlander en débordant à droite.

Le colonel-divisionnaire Meister avait donné l'ordre suivant pour l'occupation du Haasenberg :

La brigade de cavalerie protège notre flanc gauche et éclaire suivant ordre spécial.

Dès 8 h. du matin, le 21^e régiment occupe Wyden et le bois à l'est de cette localité.

La brigade d'infanterie XIII et les bataillons de carabiniers 6 et 7 forment la réserve générale à l'ouest de Herrenberg.

L'artillerie de corps prend position sur le front, au sud de Langenmoos.

Les avant-postes, régiment 22, résisteront énergiquement et ne céderont que devant un ennemi supérieur en nombre. Ils se retireront derrière le régiment 21 et serviront là de réserve de secteur.

En fait, cet ordre, donné le 13 au soir, fut modifié le 14 au matin, en cela que les avant-postes durent se replier sur leur position de réserve après une très légère résistance.

Le déploiement du IV^e corps fut absolument normal. Ses quatorze batteries couronnèrent les hauteurs de Lieli et de Friedlisberg et ouvrirent une canonnade nourrie sur les six batteries de la défense. Il faut regretter seulement que leur déploiement ne se soit pas fait simultanément. Peu après, l'aile démonstrative sortit de Berikon et commença un combat traînant d'abord, puis de plus en plus vif. Enfin, on vit des-

cendre du Friedlisberg, et s'étaler comme un vaste éventail largement ouvert, toute la VIII^e division, suivie et débordée sur son aile droite par la brigade de réserve. Le spectacle était fort beau.

Au moment où l'infanterie de la VIII^e division commençait à gravir la pente du Haasenberg, la brigade de démonstration serrait de plus en plus près les troupes postées sur l'éperon. Le colonel-divisionnaire Meister se décida alors à prononcer de ce côté-là une contre-attaque. Malheureusement, sa réserve générale, placée derrière l'aile gauche de la position ne put arriver à temps. Elle entrait à peine en ligne que les premiers bataillons de la VIII^e division, après avoir refoulé les tirailleurs trop espacés qui garnissaient le front en avant et sous les batteries de la défense, faisaient irruption au milieu de celles-ci et enlevaient le centre de la position¹.

Une plus longue résistance était impossible. Le colonel Bleuler mit fin à l'exercice.

* * *

Trois points sont à relever.

Tout d'abord, une question d'une portée générale. La contre-attaque du colonel-divisionnaire Meister aurait-elle pu réussir ?

A notre avis, l'affirmative n'est pas douteuse. L'aile démonstrative de l'assaillant qui depuis Welschenloh et Wyden attaquait l'éperon comprenait six bataillons. Elle avait depuis le début de la journée combattu un ennemi égal en nombre et mieux placé, puisqu'il disposait d'abris préparés pendant la nuit. Elle devait donc être usée et sans moyen d'opposer une résistance sérieuse à une contre-offensive un peu vigoureusement conduite.

Pour entreprendre celle-ci, le colonel-divisionnaire Meister avait sous la main deux bataillons de la réserve de secteur et six bataillons de sa réserve générale ; plus qu'il n'en fallait pour mettre fond sur fond la brigade fatiguée de l'assaillant.

¹ Notre article était écrit et composé lorsque nous avons eu l'explication de la retraite de l'infanterie de la défense sous Langenmoos : Le bataillon de carabiniers 6 chargé de cette défense devait gagner sous cantonnement du soir en chemin de fer. Il avait reçu l'ordre de quitter le terrain de manœuvres de manière à atteindre à l'heure fixée la station d'embarquement. Le moment étant venu d'exécuter cet ordre, il se retira du combat sans autre, laissant le champ libre à l'attaque.

Prise de flanc et rejetée dans le ravin, elle aurait, en opérant sa retraite, jeté le désordre dans les rangs de l'attaque principale et compromis celle-ci sans retour.

Le chef de la défense l'a compris et l'a tenté. Malheureusement sa réserve était à l'extrême gauche. Obligée de traverser toute la position pour se porter sur la droite, elle arriva trop tard.

Il en eut été autrement si cette réserve avait été gardée derrière le centre. Pourquoi ne l'a-t-elle pas été? Nous ignorons les motifs qui ont inspiré le commandant de la division, mais si l'on nous déclarait que le respect du règlement est un de ces motifs, nous n'en serions pas autrement étonné.

Le règlement, § 296, s'exprime comme suit :

« Pour parer à tous les cas imprévus et pouvoir entreprendre des opérations, il faut avoir une réserve générale. Rarement celle-ci sera placée derrière le centre, mais le plus souvent, comme dans l'offensive, derrière une des ailes, soit derrière celle qui n'est pas appuyée, soit derrière celle depuis laquelle on veut exécuter une contre-attaque. Quand l'aile n'est pas appuyée et quand on veut unir l'offensive à la défensive, il convient même de placer la réserve générale comme échelon débordant. C'est ainsi qu'on arrête le mieux les attaques de flanc de l'ennemi et que l'on gagne de l'espace pour se porter soi-même en avant. »

Le commandant de la défense n'a pas cru être dans un cas exceptionnel, et, dès le début de l'action il a choisi pour l'emplacement de la réserve une des ailes de sa position.

Sans le règlement, il aurait probablement agi d'autre façon. Il se serait inspiré de la seule topographie des lieux, et il aurait reconnu deux choses : 1^o que l'attaque de l'ennemi pouvait se porter aussi bien sur son aile droite que sur sa gauche ; 2^o que pour une contre-attaque, le terrain, sur la droite, était au moins aussi favorable pour ne pas dire plus favorable que sur la gauche.

Dès lors, et dans le doute sur les intentions de l'attaquant, considérant au surplus que dans la position les communications étaient aisées, il eût choisi le cas exceptionnel du règlement, et placé sa réserve derrière le centre.

Cette expérience est utile à méditer. Une fois de plus elle permet de constater combien il est dangereux de prendre le règlement à la lettre. Gardons-nous de croire que la victoire

se met en formule. Le règlement fournit des directions, mais, dans l'exécution, il y aura autant de cas où il faudra agir contre lui que de cas où il faudra agir avec lui. Avant tout, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, l'officier doit ouvrir les yeux de la tête et ceux de la raison.

Passons au deuxième point.

Nous avons vu que le centre de la position le premier tomba au pouvoir de l'ennemi. L'assaillant chassa l'infanterie de la défense du petit bois qui s'étendait devant les batteries, dans l'angle mort, le traversa, franchit le court espace qui le séparait de la crête militaire, et, brusquement, fit irruption sur celle-ci.

Arrivé là, cinquante mètres à peine le séparait des pièces. Il n'y avait pas à hésiter ; il fallait bondir sur les servants, et jouer de la baïonnette.

La ligne hésita au contraire. Elle laissa même deux ou trois canons tirer à mitraille. Puis elle se mit à terre au bord du talus et ouvrit à bout portant un feu de magasin.

Sans doute, le résultat était acquis, mais il l'était avec une perte de munition inutile. Disons mieux, interrompre une attaque, contre de l'artillerie surtout, à cinquante mètres de distance pour exécuter un feu de magasin, c'est du gaspillage.

Ici, c'était le cas de suivre le règlement. Nous croyons même que c'est un des cas où l'on ne peut pas ne pas le suivre. L'arme blanche, à la minute suprême où il faut prendre pied sur la position de l'ennemi, est une obligation absolue. Elle seule met l'adversaire dans l'impossibilité de se servir lui-même de son feu, et tout le combat n'a en vue que ce moment décisif.

Le § 215 du règlement après avoir constaté que dans la plupart des cas le feu sera l'élément principal du combat dans toutes ses phases, ajoute :

« On n'emploie l'arme blanche qu'exceptionnellement, par exemple dans le combat de nuit, de localités et de forêts, et comme dernier moyen d'amener la décision. »

C'était le moment, à la prise de Langenmoos, de se rappeler cette prescription. Bien plus, le mouvement devait être instinctif. Ou tout au moins un officier, n'importe lequel, aurait dû avoir la présence d'esprit de crier en se jetant lui-même en avant : Pas gymnastique — Marche, Hourra !

Pourquoi rien de tout cela n'a-t-il été fait ? La cause en est simple, et nous ne devons pas nous la dissimuler : Notre infanterie n'est pas encore animée du véritable esprit d'offensive.

Elle compte trop sur son arme, et pas assez sur les qualités morales, sans lesquelles la meilleure arme peut devenir inefficace. Elle oublie trop facilement que celui qui avance c'est celui qui fait reculer l'autre, et que pour faire reculer l'autre, il faut lui en imposer non par l'abondance des projectiles, à l'abri desquels il peut se terrer, mais par une attitude décidée, par la ferme volonté de marcher sur lui, de l'attaquer jusque dans ses retranchements, et à l'arme blanche, s'il n'a pas pris la fuite avant.

Quand cette idée inspirera tous nos bataillons, — et il faut qu'elle les inspire, — ils ne se laisseront plus prendre sans vert dans des situations, même exceptionnelles, comme celle de l'assaut de Langenmoos.

Ce même incident provoque une observation d'une autre nature. Au moment où l'assaillant les a surprises, les batteries du défenseur étaient loin de se croire dans une position aussi critique ; elles se croyaient encore couvertes sur leur front par leur propre infanterie.

Une double faute en effet avait été commise.

Première faute : L'infanterie en se retirant n'a pas averti l'artillerie. Elle a oublié les devoirs qu'impose la camaraderie de combat. Cela vient en grande partie de ce que nous n'avons pas encore assez la pratique de la liaison des armes dans la bataille. Chaque arme travaille trop pour son propre compte, et, par inexpérience, laisse l'arme voisine se débrouiller seule. Un peu d'attention de la part des chefs remédierait facilement à cette lacune de notre éducation militaire.

Seconde faute : L'artillerie a omis de s'éclairer elle-même. Le voisinage de l'infanterie ou de la cavalerie ne la dispense pas des mesures de précaution qu'elle peut prendre elle-même. Deux yeux valent mieux qu'un. Cette vérité aurait trouvé, à Langenmoos, son application.

Nous arrivons au troisième point, une question que nous posons sans prétendre l'élucider. Les données nous manquent pour cela.

La VIII^e division, descendant sous le feu de l'artillerie ennemie les pentes du Friedlisberg, a pris les formations

réglementaires. Les unités de réserve ont toutes traversé le terrain ou en ligne ou sur un rang.

Cette formation est-elle celle qui convient le mieux ? celle qui permet d'avancer en terrain découvert avec les moindres pertes ? Telle est la question.

Dans deux articles intéressants du *Journal des sciences militaires*¹ auxquels, pour le détail, nous renvoyons le lecteur, M. le colonel Laffitte-Rouget examine cette question. Il expose les méthodes précises qui, dans les tirs de polygone, permettent de déterminer les effets relatifs des différents feux sur les diverses formations. Il étudie entre autres les pertes que subissent des unités d'infanterie avançant en ligne, en colonne de marche ou en colonne par files, sous le feu d'artillerie de 2500 à 1500 mètres. Il conclut comme suit :

« Il est très difficile d'apprécier la vulnérabilité d'une troupe marchant par le flanc, car cette vulnérabilité varie avec l'obliquité par rapport à la direction du tir.

» On peut affirmer cependant qu'une troupe par le flanc *de faible profondeur* est toujours moins vulnérable que de front.

» Pour s'en convaincre, il suffit de considérer une formation sur un rang d'un front de 15 mètres. Soumise au feu d'une batterie tirant un coup par pièce, tous les hommes sont atteints. Si la direction du tir devient oblique, la vulnérabilité ne peut, en aucun cas, augmenter, et il viendra un moment où les hommes se couvrant en partie, la vulnérabilité commencera à diminuer pour devenir minimum lorsque le rang sera parallèle à la direction du tir.

» Ce qui est vrai pour une ligne ayant un front de 15 mètres l'est également pour une ligne d'un front plus étendu. J'ai pris pour base ce front de 15 mètres parce qu'il donne lieu à une probabilité égale à *un*, et qu'il saute alors aux yeux que si tous les hommes sont atteints de front, il ne sauraient davantage être atteints s'ils sont par le flanc. Ce qui est vrai pour un rang, l'est également pour deux et aussi pour les files doublées.

» La formation par le flanc est donc toujours préférable pour la marche aux grandes distances. Outre sa moindre vulnérabilité comme formation isolée, elle présente l'avantage de permettre un espace plus grand des objectifs. »

¹ Effets du feu de mousqueterie et d'artillerie sur le champ de bataille, par le colonel Laffitte-Rouget. *Journal des sciences militaires*, août et octobre 1896.

Et plus loin, après avoir repris quelques détails de sa démonstration, l'auteur ajoute :

« On voit clairement qu'il y a intérêt considérable lorsqu'une compagnie est soumise au feu de l'artillerie *en terrain plat et découvert* à la faire marcher dans la formation suivante : deux lignes séparées par une distance de 450 mètres et dans chaque ligne huit escouades sur deux rangs marchant par le flanc et séparées par des intervalles de 20 pas.

» La vulnérabilité de la compagnie, ou même du demi-bataillon, est ainsi réduite à la vulnérabilité de l'escouade isolée¹. »

Il y a lieu d'observer que les expériences sur lesquelles M. le colonel Laffitte-Rouget base sa démonstration et ses conclusions ont été faites avec le schrapnel français, de construction un peu différente du schrapnel suisse. En outre, elles ont été faites sur un terrain *plat*.

Chez nous, la marche sous le feu de l'artillerie se fera le

¹ Le *Militär Wochenschrift*, n° 78, du 31 août dernier, étudie cette même question. Nous extrayons de son article, dont la *Revue d'artillerie* de novembre a donné une traduction en français, les passages suivants :

« ...Pour les artilleurs, c'est sur des objectifs très larges et épais, se présentant comme des murailles, que le réglage est le plus facile, c'est-à-dire sur des lignes de tirailleurs serrées et denses.

» Et pourtant c'est principalement dans cette formation que se présente l'infanterie sur le champ de bataille. Dès qu'elle est en prise aux coups de l'artillerie, c'est cette formation qu'elle affectionne, comme si elle échappait mieux aux effets de ces coups.

« Quand nous avons demandé pourquoi les lignes de tirailleurs étaient si denses, même aux grandes distances, on nous a souvent répondu qu'elles s'amincissaient assez d'elles-mêmes, et par suite qu'elles devaient être fortement nourries au début.

» Sur de longues lignes d'infanterie, non seulement le réglage du tir est très facile (indépendamment de cette considération qu'à toutes les distances et sur un terrain découvert elles se découpent très nettement), mais en outre l'efficacité du projectile pris isolément est très grande.

» Que l'obus éclate 5 mètres ou 100 mètres en avant de la ligne, un grand nombre de balles dans les deux cas toucheront toujours le but.

» Si, à un moment donné, les tirailleurs se couchent ou se mettent à genoux, ils n'en seront guère mieux à l'abri des coups, dès que l'artillerie aura obtenu la distance.

» Comme elle se prête facilement à l'observation des coups, la ligne d'infanterie sera, jusqu'au moment où elle ouvrira le feu, serrée de près par les projectiles. Pour sortir de la zone si profonde et si meurtrière du shrapnel, les formations en ligne ne sont pas favorables. En effet, avec les courtes distances qui séparent réglementairement les tirailleurs des réserves, celles-ci sont exposées aux coups dirigés sur la 1^{re} ligne, surtout si elles suivent une ligne déployée.

» Au contraire, les chances d'atteindre pour l'artillerie sont moindres, si l'infanterie s'avance soit en lignes très minces (*transparentes*) ou mieux sur un front étroit, c'est-à-dire en colonnes séparées par de grands intervalles, et autant que possible échelonnées dans le sens de la marche.

plus souvent, comme au Friedlisberg, en descendant une pente. Les conditions à déterminer sont donc un peu différentes.

Des expériences en suffisamment grand nombre ont-elles été faites déjà dans nos polygones ? Peut être nos camarades, officiers sur la place de Wallenstadt, pourraient-ils nous renseigner à ce sujet. Comme des déploiements du genre de celui de la VIII^e division, le 14 septembre, ne sont pas exceptionnels dans nos manœuvres, et qu'ils se produiraient sûrement en temps de guerre, il serait utile d'être renseigné sur la meilleure manière de les exécuter.

* * *

Il nous reste à résumer l'impression qui se dégage de l'expérience tentée pour la première fois en Suisse de manœuvres à grande action.

Cette impression n'est pas nette. Elle ne saurait l'être, un

» ... Le réglage du tir sur des lignes très minces de tirailleurs est rendu difficile, parce que le nuage de fumée produit par l'éclatement du projectile laisse difficilement déterminer sa position, par rapport à cet objectif discontinu. S'il s'agit de colonnes à front étroit, la difficulté vient de ce que trop de coups se perdent, soit parce qu'ils tombent à droite et à gauche des colonnes, soit par suite d'une erreur d'objectif. Pendant le tir d'efficacité également, un grand nombre de coups tombent en pure perte entre les colonnes, et rendent ainsi assez souvent nécessaire la recherche d'une nouvelle hausse.

» Il est vrai que si un coup heureux porte sur une colonne, les pertes qui en résultent peuvent naturellement être très importantes ; mais même quand le shrapnel éclate de la façon la plus heureuse, les balles, dont un grand nombre est repartie à droite et à gauche, ne mettent la plupart du temps hors de combat que les premiers rangs, car les balles de shrapnells, même aux plus petites distances, ne traversent jamais plus d'un homme. Il faut tenir compte de l'étendue de la zone meurtrière du shrapnel, pour diminuer en conséquence la longueur des colonnes.

» Une batterie qui aura bien réglé son tir sur une épaisse ligne de tirailleurs, ne perdra généralement pas beaucoup de coups. Sur cet objectif la plupart des coups seront efficaces, mais sur de petites colonnes beaucoup seront perdus. Ajoutons que les colonnes sont plus faciles à abriter et surtout à conduire que des lignes étendues. Ceci n'est pas ait pour faciliter le tir de l'artillerie.

» On peut objecter que le feu de l'artillerie est particulièrement dangereux pour les colonnes prises en flanc. Il faut bien le reconnaître, mais aussi le meilleur moyen d'y remédier, c'est de diminuer la profondeur des colonnes, tout en leur donnant des intervalles suffisants. Une ligne de tirailleurs prise en flanc, c'est-à-dire dans le sens de son front, est en tout aussi mauvaise posture.

» C'est naturellement l'affaire de l'infanterie de décider quand les colonnes doivent se former totalement ou partiellement en ligne. *C'est peut-être le passage judicieux d'un mode de formation à l'autre, suivant le terrain et les circonstances du combat, qui doit caractériser le meilleur mode de progression de l'infanterie.*

» *Nous voulions seulement montrer que c'est sur des lignes de tirailleurs épaisses et étendues que l'artillerie règle le plus facilement son tir et le rend le plus sûrement efficace.* »

des détachements n'ayant pour ainsi dire pas manœuvré et n'ayant par conséquent pas obligé son adversaire à parer à aucun imprévu. Le commandant du IV^e corps a pu prendre ses dispositions au début de chaque journée, sans avoir plus à intervenir depuis ce moment. Son complaisant adversaire lui a extraordinairement facilité la tâche.

On n'a donc pas pu se rendre compte avec exactitude du degré de cohésion que représente le corps d'armée et de sa mobilité réelle. On n'a pas pu juger jusqu'à quel point l'outil obéit aux injonctions du maître.

Il aurait fallu, pour autoriser un jugement fondé, que la division de manœuvre comprît autrement son rôle. Qu'elle ne se crut pas un ennemi marqué légèrement perfectionné, mais une unité vivante, agissante, manœuvrante. Cette condition est nécessaire pour que l'on puisse dire si oui ou non nous avons atteint le développement technique voulu pour nous permettre de travailler avec de grandes unités.

A cet égard, l'expérience est à recommencer. Espérons que le Conseil fédéral et les Chambres fédérales le voudront ainsi. Il le faut, si nous voulons réaliser en cette matière le « Connais-toi toi-même » du sage.
